

NIETZSCHE MÉDIATEUR SPIRITUEL ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

Au printemps de l'année 1879, Frédéric Nietzsche prenait, pour raisons de santé, un congé définitif de la vénérable université de Bâle où, dix ans auparavant, jeune et brillant philologue, frais émoulu des séminaires d'Allemagne, il avait été appelé à occuper une chaire de lettres grecques et latines. En le libérant des assujettissantes fonctions du professorat, la maladie l'obligeait du même coup à réviser son régime de vie, à rompre une à une ses attaches avec le passé, à adopter l'existence nomade et l'incognito aventureux d'un Prince de l'Esprit en exil, en rupture de ban avec son milieu et avec son époque : *Prinz Vogelfrei*. Après une cure d'altitude, dans les hautes vallées de l'Engadine, qui ne lui apporta aucun soulagement, et un hiver plus terrible que les précédents, qu'il alla passer auprès de sa mère, à Naumburg en Saxe, en désespoir de cause il décida de partir pour le Midi.

Ce qui l'y attirait, plus encore que l'espoir de retrouver la santé du corps, c'était l'appel d'un atavisme impérieux qui, de tout temps, a poussé les migrants germaniques à quitter leur habitat septentrional pour chercher, sur les rives ensoleillées des mers méridionales, les valeurs complémentaires du génie méditerranéen. A cet appel le jeune helléniste avait donné naguère le nom d'un dieu mal connu, exhumé au cours de ses explorations philologiques : Dionysos. Un étrange amalgame s'était opéré dans son esprit entre le culte savant rendu à ce dieu mystérieux, et un autre culte que, musicien fervent, il

avait à la même époque voué au plus grand génie de son temps, à Richard Wagner. De cette double initiation était sorti son premier livre sur *L'Origine de la Tragédie*, livre prophétique, riche en fulgurantes promesses, riche aussi en cruels malentendus. Quelle erreur déjà — il devait bientôt le reconnaître — que d'avoir prétendu forcer l'initiation aux mystères de l'hellénisme primitif en prenant le détour par l'art wagnérien, c'est-à-dire l'art le plus savant, le plus raffiné, à bien des égards le plus septentrional aussi et le plus romantique, en tout cas le moins hellénique qui se puisse imaginer ! Ce n'est qu'une fois transplanté dans le monde méditerranéen que le philosophe, adepte de Dionysos, pouvait espérer rompre complètement l'envoûtement où le retenait toujours secrètement captif le magicien du Nord, le Maître de Bayreuth, et trouver le contact direct et vivant, la présence authentique du dieu — présence sensible dans la pureté paradisiaque des éléments : mer, ciel, lumière, parmi lesquels il vivait désormais — sensible dans l'arome du fruit ou de la grappe qui s'offrait à ses désirs, jusque dans la fraîcheur inespérée de la source où il étanchait sa soif.

Il faut au prophète d'un culte nouveau un décor approprié où il puise les images et les similitudes, les symboles et les paraboles par où s'illustre son message. Le golfe de Gênes a prêté à l'auteur de *Zarathoustra* ce paysage inspirateur, cette imagerie prophétique et symbolique. Mais il faut aussi à ce personnage condamné à une vie perpétuellement itinérante et exposé à toutes les intempéries, à tous les hasards de la route, un refuge assuré, où périodiquement il puisse se rassembler et assister *incognito* au spectacle animé de la vie. Il lui faut surtout un climat judicieusement choisi où il puisse réparer les ravages qu'exerce sur son organisme la flamme dévorante d'une mission implacable. Nice a donné à Nietzsche à la fois ce refuge saisonnier et ce climat privilégié. C'est là que, pendant les dernières années de sa vie lucide, de 1883 à 1885, il a connu le Grand Midi, le Zénith de sa plus glorieuse maturité. Lui-même nous l'a confirmé dans cette récapitulation de sa vie qu'il a intitulée *Eccce Homo*.

C'est pendant le premier hiver passé sous le ciel alcyonien de Nice qui alors — en 1883 — pour la première fois a brillé sur le chemin de ma vie, que j'ai trouvé la troisième partie de mon *Zarathoustra*. Bien des coins cachés du paysage niçois sont pour moi consacrés par des instants inoubliables. En particulier le chapitre décisif qui s'intitule *von alten und neuen Tafeln* (anciennes et nouvelles Tables des valeurs), je l'ai composé tandis que je gravissais le chemin escarpé qui monte à ce merveilleux nid mauresque qui s'appelle Eze. La souplesse et la vigueur musculaires s'étaient accrues chez moi dans la même proportion que ma puissance de production. Il m'arrivait de danser chemin faisant. Je pouvais grimper sept à huit heures d'affilée, sans la moindre fatigue. Je dormais bien, je riais beaucoup, j'étais d'une endurance incroyable.

Cette légèreté du corps et de l'esprit, ce rythme dansant de la marche, cet *allegro staccato* du style et de la pensée, nous les retrouvons dans le livre le plus parfait, intitulé *Jenseits von Gut und Böse* (« Par delà le Bien et le Mal »), livre composé à Nice pendant l'hiver 1885 à 1886. C'est là que le nouveau citoyen du littoral méditerranéen a consigné la quintessence de son expérience niçoise. Deux pensées dominent cette expérience. D'une part l'adhésion définitive donnée à une conception tout aristocratique de la culture, dont le modèle le plus accompli était apparu à Nietzsche réalisé dans la civilisation aristocratique française du XVII^e siècle; et d'autre part la nécessité d'une médiation spirituelle entre les différentes cultures nationales, médiation qui trouvera son expression la plus adéquate dans un type humain d'avenir, qu'il a baptisé du nom de « bon Européen ».

§

Sur le premier chef, l'auteur d'*Ecce Homo* s'est expliqué clairement dans le commentaire inséré en marge de cette nouvelle œuvre. « Il faut, dit-il, voir dans ce livre intitulé *Par delà le Bien et le Mal*, en dernière analyse, un bréviaire du gentilhomme, en prenant ce terme dans son acception la plus spirituelle et la plus radicale — *eine*

Schule des Gentilhomme, der Begriff geistiger und radikaler genommen, als er je genommen worden ist. » Est gentilhomme, dans cette vaste acception du terme, tout ce qui représente un « rang » supérieur, une valeur ou une qualité privilégiées de la vie et qui, de ce fait, se distingue du commun, s'oppose au commun, s'élève au-dessus du commun. Nietzsche lui-même se flattait de descendre d'une vieille famille de gentilshommes polonais et il n'était pas médiocrement fier de cet alliage de sang bleu qu'il se piquait de porter dans ses veines. « On n'a droit à une philosophie, écrivait-il, qu'en fonction de ses ascendants. Le « sang », la « race » jouent ici un rôle décisif. Philosopher est une sorte d'atavisme. C'est la marque d'un rang supérieur. » Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'il y a entre « aristocratie » et « culture » un lien étroit ? Plus s'affirme dans une civilisation le principe aristocratique, plus la culture progresse, plus l'esprit s'affine, plus s'élève aussi le niveau humain. Et par contre plus s'affirme le principe contraire, le principe égalitaire, niveleur, grégaire, plus la culture régresse, plus l'esprit fait de concessions à la masse grossière, plus l'étiage humain s'abaisse et s'avilit. Or la dernière incarnation d'une culture noble en Europe, Nietzsche croyait la reconnaître dans la vieille société aristocratique française, laquelle a donné au monde, avec le type du gentilhomme, le modèle accompli de ce qu'on a appelé « l'héroïsme civilisé », — de même que la littérature classique française du xvii^e siècle offrait à ses yeux le spectacle d'une culture incomparablement aristocratique, en opposition avec tout ce qui vient « d'en bas », hostile aussi bien à l'instinct brutal, aux manières grossières de la foule, qu'aux dérèglements de l'arbitraire individuel, et enfin dure au « cœur », à ses sophismes, à ses illusions, à ses faiblesses, soumettant toutes ces régions troubles ou suspectes au contrôle sévère de la pensée, à l'empire lumineux des idées claires. Voilà la France aristocratique, classique et cartésienne que Nietzsche a aimée, une France de l'esprit, qui n'est plus la France d'aujourd'hui, qui peut-être même est aux antipodes de cette France d'aujourd'hui,

mais qui tout de même subsiste, parce qu'elle représente la quintessence même et l'apport tout à fait original, irremplaçable, du génie français dans la synthèse européenne. Il faut simplement savoir la redécouvrir ou la reconnaître, cette France éternelle, dans un certain nombre de traits de caractère, de qualités natives qui font encore à présent de ce pays une terre privilégiée de vieille noblesse et de haute culture de l'esprit. Ces qualités, l'auteur de *Par delà le Bien et le Mal* s'est plu à les énumérer et à les grouper sous trois rubriques différentes :

D'abord l'indiscutable aristocratie du goût français qui, en dépit de toutes les déformations et corruptions, se traduit toujours par le culte enthousiaste de la forme artistique et le souci de la culture littéraire. « Comme artiste, disait-il, on n'a qu'une patrie : Paris. » Pareillement, la prose française est l'outil le plus incomparable qui ait été forgé. N'est-ce pas à l'école de nos prosateurs que Nietzsche lui-même a perfectionné sa prose, cette prose la plus finement articulée qui existe en langue allemande, toute en nuances fugitives, en sous-entendus, et où se révèle un art du filigrane, un sens du toucher, une délicatesse de la compréhension, une psychologie des détours, jusqu'alors inconnus et d'où date, en Allemagne, un nouvel art d'écrire? « A vrai dire, observait Nietzsche à propos d'un de ses derniers pamphlets, *Le Cas Wagner*, ce pamphlet est presque écrit en français; à tout le moins il serait plus facile de le traduire en français qu'en allemand. J'ai l'impression que cette année j'ai appris à bien écrire, ce qui veut toujours dire « écrire en français ». C'est la France, disait-il encore, qui a donné au monde les plus beaux livres, des livres qui, s'ils avaient été écrits en grec, auraient fait les délices d'un public hellénique, — et il énumère à ce propos ses auteurs favoris : Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargue, Chamfort. Même aujourd'hui cette vieille culture littéraire subsiste, tout au moins dans une certaine « musique de chambre de la littérature », dont l'équivalent ne se rencontre dans aucun autre pays d'Europe.

La seconde particularité des Français est l'aristocra-

tisme de leur vieille culture morale, grâce à quoi il existe chez n'importe quel romancier ou chroniqueur parisien une finesse de sensibilité et une curiosité psychologique dont ailleurs on ne se fait pas la moindre idée. Nietzsche le proclame avec une franchise qui l'honore : ce n'est pas à l'école des métaphysiciens allemands, c'est à la lecture des moralistes français qu'il s'est formé. Déjà au temps de sa ferveur wagnérienne, c'est auprès de Montaigne qu'il était allé chercher un antidote aux fiévreuses extases que lui communiquait cette musique. Il place sans hésiter Montaigne au-dessus même de son maître préféré, Schopenhauer. Ce qui le séduisait chez notre gentilhomme gascon, c'est son naturel charmant, son franc parler, son franc regard et sa franche allure, son entrain de bon aloi et aussi la rectitude gentilhommeesque de son jugement sur les hommes et sur les événements. « Qu'un pareil homme ait écrit des livres, s'écriait-il, voilà qui accroît singulièrement la joie de vivre ici-bas... S'il me fallait choisir un compagnon de logis, c'est celui-là que je choisirais. » Si auprès de Montaigne le jeune pessimiste, disciple de Schopenhauer, trouvait la détente d'une conversation toute de premier jet, sans aucun arrière-goût de pédantisme ou de « moraline » déguisée, c'est avec Pascal, avec l'auteur des *Pensées*, qu'il a engagé un débat pathétique qui a duré autant que sa vie. A l'anti-chrétien que Nietzsche s'efforçait d'être, Pascal apparaissait l'implacable logicien du christianisme, le seul chrétien moderne vraiment conséquent, avec qui il se mesurait en un combat loyal, en un duel où, tout en s'opposant, les deux adversaires se reconnaissaient des âmes fraternelles, apparentées et de même lignage. « De Pascal, lisons-nous dans *Ecce Homo*, je puis dire que je ne le lis pas, mais que je l'aime, — *dass ich ihn nicht lese, sondern liebe.* » Mais c'est dans La Rochefoucauld qu'il reconnaissait le représentant par excellence du gentilhomme moraliste français. « Chez La Rochefoucauld, ainsi résumait-il son jugement, on rencontre, juxtaposés, à la fois les instincts authentiques qui marquent le rang d'une âme bien née — *die eigentlichen Triebfedern der Noblesse des Gemüts*

— et le reniement de ces instincts par le pessimisme chrétien. » N'empêche que d'avoir passé par cette sévère discipline de l'analyse morale, succédant au confessionnal chrétien, voilà qui a valu à la France d'être le pays où, de tout temps, se sont rencontrés les plus clairvoyants moralistes et les plus intrépides psychologues. — Cependant la dernière et la plus sensationnelle découverte dans ce domaine fut pour Nietzsche celle de Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal. Il serait bien difficile de démêler, surtout chez le Nietzsche de la dernière manière, ce qui est son bien propre de ce qui lui a été soufflé par cet associé posthume, son véritable frère d'armes dans la campagne qu'ils ont menée tous deux contre ce qu'ils appelaient « les brumes du Nord », et pour le triomphe d'une nouvelle culture méditerranéenne. Avec Stendhal, Nietzsche partage le culte de Napoléon. Il fait du *Mémorial de Sainte-Hélène* un de ses livres de chevet, un livre d'une portée européenne, au même titre que les *Conversations d'Eckermann avec Goethe*. Bien souvent à Nice, quand il levait les yeux de sa table de travail où *Le Rouge et le Noir* de Stendhal voisinait avec le dernier volume d'essais de Paul Bourget, les jours où le temps était particulièrement transparent, par les fenêtres de sa chambre, il voyait se profiler au lointain horizon, au-dessus du miroir des eaux, la silhouette vaporeuse des montagnes de la Corse. Mais surtout Stendhal remplissait pour Nietzsche l'office d'un inappréciable cicérone, qui l'a conduit à travers toutes les civilisations d'Europe. Selon le mot de M. Valéry : Nietzsche a simplement transmuté en « bon Européen » le cosmopolite à la Stendhal.

Et ceci nous amène à considérer le troisième caractère que Nietzsche découvre à la culture française, et qui est d'avoir donné le jour, par la synthèse la plus achevée du Nord et du Sud, à un type vraiment « méditerranéen », et donc « européen », de la culture. A dire vrai, entre « méditerranée » et « européanisme » il y a eu, de tout temps, une connexion étroite et qui tient aux plus lointaines origines. N'est-ce pas la Grèce antique, véritable pont jeté entre l'Asie et l'Europe, entre l'Orient et l'Occident, qui

a donné à l'humanité son premier moule vraiment européen? Comme l'observe encore M. Valéry dans son étude sur les *Inspirations méditerranéennes* :

La nature méditerranéenne, les ressources qu'elle offrait, les relations qu'elle a déterminées ou imposées, sont à l'origine de l'étonnante transformation psychologique et technique qui, en peu de siècles, a distingué les Européens du reste des hommes, et les temps modernes des époques antérieures... En aucune région du globe, une telle variété de conditions et d'éléments n'a été rapprochée de si près, une telle richesse créée, — et maintes fois ressuscitée.

Il faut reconnaître dans l'univers méditerranéen une prodigieuse variété de floraison humaine, en même temps qu'une extraordinaire puissance d'assimilation, à la fois morale et ethnique, de toutes ces variétés humaines. Cette puissance prodigieuse de floraison et d'assimilation, qui s'est périodiquement manifestée et renouvelée, au cours des siècles, par une succession de Renaissances, elle façonnera tôt ou tard, Nietzsche en a l'intime conviction, au milieu du chaos actuel des cultures nationales, un nouveau moule européen. Dès son arrivée à Gênes, lorsqu'il contemplait du haut des collines le vaste horizon maritime où s'étaient aventurés tant de hardis navigateurs à la recherche de continents nouveaux, il prenait en pitié les horizons étroits des petites patries qui font un si étrange habit d'Arlequin à notre vieux continent européen, et il lui semblait entendre l'appel d'un Nouveau Monde, ou plutôt d'une nouvelle Europe dont il serait, à son tour, le Christophe Colomb. Ce nouvel horizon européen que d'abord Gênes avait évoqué devant ses yeux, il allait le peupler de souvenirs et aussi d'espérances plus précises, au spectacle que lui offrait quotidiennement Nice, cette vieille colonie phocéenne, véritable Cosmopolis méditerranéenne. C'est à Nice qu'il voulait réserver, pour un auditoire choisi de « bons Européens », les prémices de sa doctrine. Au retour d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1885 et au cours duquel il avait entrepris, sans résultat, des démarches dans l'espoir de pouvoir exposer

dans une université allemande les principes de sa philosophie, il écrit à son ami Peter Gast : « Je veux me fixer à Nice et fonder là une petite colonie. Je m'adresserai à quelques personnes sympathiques à qui j'exposerai ma doctrine sous forme de conférences. » Et quelle fut sa joie le jour où il découvrit que le nom même que portait cette ville dont il rêvait de faire le berceau de sa philosophie, n'était autre que le mot grec de *Niké*, qui veut dire *Victoire*? N'était-ce pas d'un heureux présage?

J'ai été ravi d'apprendre que cette ville qu'il ne m'est plus permis d'échanger contre aucune autre, — *dass diese Stadt, welche ich nicht mehr wechseln und eintauschen darf*, — de par l'étymologie du nom même qu'elle porte, est apparentée à la Victoire. Et quand vous saurez que de mes fenêtres j'ai vue sur des arbres magnifiques, sur la mer, sur la courbe adorable de la baie des Anges, — car j'habite à présent square des Phocéens, — vous vous réjouirez avec moi du cosmopolitisme latent que recèle la rencontre de ces deux vocables : « Nice » et « Phocéens ». Des colons phocéens se sont jadis établis ici, et je découvre dans cette coïncidence je ne sais quelle résonance triomphale, je ne sais quel message sureuropéen, comme un heureux présage qui me dit : Toi aussi tu es ici à ta place, — *hier bist du an deinem Platze*.

Et c'est parce qu'il se considérait lui-même comme un de ces citoyens méditerranéens, comme un de ces Européens de l'avenir, que Nietzsche se tournait de plus en plus vers la France. Elle lui paraissait prédestinée à servir d'intermédiaire entre le Nord et le Sud, entre les lumineux paysages de la Méditerranée et les terres brumeuses du Nord. Tout le génie de la France n'est-il pas dans cette conciliation des extrêmes et des disparates, des zones les plus dissemblables?

Aujourd'hui encore, écrit Nietzsche dans le chapitre de *Jenseits von Gut und Böse* intitulé *Peuples et Patries*, — chapitre que domine l'ombre de Stendhal, — aujourd'hui encore on sait en France pressentir et deviner la venue de ces hommes rares, d'un goût difficile, à qui il ne suffit pas

d'être d'une seule patrie, qui savent aimer le Midi dans le Nord et le Nord dans le Midi, et l'on sait aller au-devant de ces Méditerranéens-nés, de ces bons Européens... Pour eux Bizet a composé sa musique, Bizet le plus récent génie qui ait découvert une nouvelle beauté et une nouvelle séduction, Bizet qui a découvert une terre nouvelle : le Midi de la Musique.

Et voilà aussi pourquoi Nietzsche espérait trouver en France son premier public, un public comme initié d'avance. « Il faudrait écrire en français, disait-il, c'est en France que je serai d'abord compris. »

Il ne se trompait qu'à demi. Il faudrait pouvoir résumer le livre de Mlle Geneviève Blanquis, intitulé *Nietzsche en France*, ouvrage couronné en 1937 par le *Nietzsche-Archiv* de Weimar. On y trouve notés les échos, parfois discordants, qu'a éveillés en France, pendant la dernière décade du siècle précédent, le message du nouveau prophète.

Nietzsche est l'homme qu'on attendait, écrivait en 1899 M. Camille Mauclair. Il est le philosophe par excellence d'une fin de siècle lassée des méthodes du matérialisme et de la critique.

Pour Camille Mauclair et ses amis; pour les collaborateurs du *Mercure de France*, qui fut la première grande Revue parisienne et aussi la première grande maison d'édition qui s'ouvrit toute grande à ce message renouvateur, — pour Remy de Gourmont, pour Louis Dumur, pour Henri Albert, le premier traducteur français des œuvres complètes de Nietzsche publiées par le *Mercure*; pour Jules de Gaultier, le premier interprète de Nietzsche dans les éditions du *Mercure*, le délicat moraliste de la même lignée stendhalienne, et de qui la pensée originale s'apparentait si spontanément à celle du nouveau philosophe allemand; pareillement pour certains collaborateurs de *L'Action française*, et enfin pour la jeune pléiade de l'école provençale, Nietzsche représentait l'antidote de toutes les mystiques du Nord, qu'elles portent le nom de

tolstoïsme, d'ibsenisme, de schopenhauérisme, de wagnérisme. On acclamait en lui le philosophe des paysages méditerranéens en qui a pris corps la protestation du Midi contre le Nord; le champion de l'humanisme classique contre le romantisme des littératures du Nord; le philosophe-poète auteur de cette ode dédiée au vent Mistral, dont Frédéric Mistral en personne a donné une si éblouissante version provençale :

Vent Mistral, chasseur de nuées, tueur de mélancolie, balayeur du ciel, toi qui mugis, comme je t'aime ! Ne sommes-nous pas, tous deux, enfants d'un même lit, marqués de toute éternité pour un commun destin ?

§

Est-il besoin de dire tout ce qu'il y avait de complaisants malentendus dans cette acclamation de la première heure ? Si l'on met à part la substantielle, lumineuse et impartiale étude de Henri Lichtenberger, où toute une génération de germanistes et de jeunes littérateurs français a puisé sa première initiation, le « Nietzschéisme » a servi de prétexte aux interprétations les plus extravagantes, aux plus grossières déformations, et chacun a tiré le message du nouveau prophète dans le sens de ses sympathies personnelles, de sa chapelle littéraire ou de son programme politique. Dans cette prétention même à vouloir faire de Nietzsche, à tout prix, le champion du Midi contre le Nord, ou comme disaient certains, « un fils adoptif de l'esprit latin », quelle vue simpliste et de tout premier plan, quelle méconnaissance volontaire de ce qui fait précisément son originalité la plus authentique ; qui est d'avoir réalisé la synthèse la plus imprévue de l'âme germanique et du génie méditerranéen ! Sans doute Nietzsche a découvert la Méditerranée. Mais ne l'aurions-nous pas découverte sans lui ? Et c'est vrai qu'il s'est comparé au vent Mistral. Mais prenons garde que le Mistral est un vent du Nord, descendu des sommets glacés vers les chauds paysages de Provence, vers les mers ardentes du Midi, et n'oublions pas que si sa rafale est purifiante, elle est redoutable aussi à tout ce qui ne

« sait pas danser avec le vent », à ce qui se tient mal sur ses jambes, à tout ce qui est rabougri, caduc ou vermoulu et ne demande qu'à tomber. Reconnaissons là un autre aspect, non moins essentiel, du message de Nietzsche, son héritage nordique, je veux parler d'abord de son nihilisme conçu comme une école de régénération, salutaire et héroïque.

Nihilisme — ou, comme dit l'auteur de *Volonté de Puissance* : « nihilisme européen » — n'est-ce pas le nom qu'on peut donner à l'expérience la plus neuve qu'a faite notre génération, l'expérience d'abord du grand chaos politique et ethnique que représente cette vieille notion géographique d'Europe, — l'expérience aussi d'un tête-à-queue complet de toutes les valeurs, croyances, autorités, hiérarchies et disciplines qui donnaient naguère à la vie un sens, un but, tout au moins lui conféraient un sentiment rassurant d'ordre et de stabilité?

Ce que je raconte dans ce livre, écrit l'auteur de *Volonté de Puissance*, c'est l'histoire des deux siècles qui vont venir. Je raconte ce qui va venir, ce qui arrivera sûrement, ce qui ne peut pas ne pas arriver : l'avènement du nihilisme. L'avenir nous parle déjà par des signes innombrables. Tout ce que nos yeux aperçoivent annonce l'inévitable débâcle; nos oreilles sont devenues assez perçantes pour percevoir cette musique de l'avenir. Toute notre civilisation est dans un état d'attente angoissée, elle s'achemine, de décade en décade, vers la catastrophe, d'un mouvement fiévreux, irrésistible, de plus en plus rapide, tel un fleuve qui court vers son embouchure, qui ne réfléchit plus, *qui aurait peur de réfléchir*.

Dans cette atmosphère d'attente angoissée, il faut d'abord situer la pensée de Nietzsche. C'est l'heure qu'elle marque au cadran des horloges de la philosophie. C'est l'heure dont elle apporte la plus haute lucidité. Penser jusqu'au bout le nihilisme, voilà la première tâche qui s'impose au philosophe des temps nouveaux. Et voilà par où Nietzsche a pris barre en France sur une seconde génération nietzschéenne, celle dont André Gide, l'auteur de *Nourritures terrestres*, de *L'Immoraliste*, de *Prétextes*,

de *L'Enfant prodigue*, a été l'initiateur et le directeur de conscience le plus écouté. Transposition française du nihilisme nietzschéen, l'immoralisme gidien est avant tout une formule aiguisée du scrupule de conscience. S'il récusé les morales du passé, c'est non parce que trop difficiles à pratiquer, mais au contraire parce que trop rassurantes, trop préoccupées encore de ménager à l'homme des abris tutélaires, des sécurités ou des consolations illusoires et, sous le couvert d'un conformisme plus ou moins accommodant, trop soucieuses de le décharger des choix les plus difficiles, des expériences les plus dangereuses, des solitudes les plus redoutable. « Jamais homme a-t-il mis le même acharnement que moi, se demandait Nietzsche, à rechercher la vérité dans tout ce qui pouvait contredire et blesser ses affections les plus proches? »

Mais il entre dans le nihilisme nietzschéen autre chose encore, — une sorte d'exaltation lyrique qui se complait dans les visions prophétiques de destructions et de catastrophes. Lui-même définit quelque part sa philosophie : « un nihilisme extatique ». « Je suis, disait-il, l'homme le plus redoutable qui ait jamais existé, ce qui n'exclut nullement que je sois aussi le plus bienfaisant... Dans les deux cas j'obéis à mon naturel dionysien pour qui faire *non* et dire *oui* sont inséparablement unis. » Il semble que l'Allemand ait besoin de ce tête-à-tête avec la mort, avec le néant, avec la destruction, pour arriver à une affirmation exaltée, sublimée et héroïque, de son être intime. Telle nous apparaît cette crise de nihilisme que Nietzsche a placée au seuil de sa philosophie. En la vivant le premier héroïquement jusqu'au bout, il en a fait une expérience exemplaire, je dirais presque une épreuve expiatoire et propitiatoire. Nouveau Messie, il a résorbé en lui le nihilisme latent, flottant et diffus à travers toute une époque. Et non seulement il l'a résorbé en lui, mais il l'a transcendé, il s'en est rendu victorieux, en sorte que ce nihilisme n'est pas resté là, à l'état diffus de négation molle, sceptique ou pessimiste, mais qu'il a été contraint par une volonté à la fois lucide et inflexible, à préparer les voies à une affirmation supérieure, à une

régénération héroïque de la vie. Ainsi cette crise de nihilisme se change en une expérience qui permet d'établir au philosophe un diagnostic, de porter un pronostic, de faire une démarcation entre les forts et les faibles, les victorieux et les décadents, les individus, voire même les peuples ou les races qui appartiennent à la ligne ascendante, et ceux qui sont voués à un irrémédiable déclin.

Reconnaissons là le sens profond de cette philosophie, qui n'est pas du tout d'apporter une doctrine, un système de vérités, mais d'établir une hiérarchie des rangs et des valeurs, d'instituer une épreuve et une sélection. Car l'homme, pour Nietzsche, est une expérience tentée par la vie. Il est l'animal le plus perfectible et le plus corruptible, l'animal le plus malade et celui auquel sont attachées les plus hautes espérances. Comprendra-t-on dès lors que la grande affaire de la vie n'est pas de savoir, d'apprendre et de connaître, d'adopter en présence du monde une attitude spéculative ou spectaculaire? Le grand privilège de l'homme, c'est de n'être pas une créature passive ou un miroir réfléchissant, mais d'être un créateur, une volonté qui se veut elle-même, se sculpte elle-même, qui impose au monde et à la vie ses poids et ses mesures, ses dénominations et ses estimations, en un mot une « volonté de puissance » qui fait triompher ses hiérarchies et ses valeurs. Il s'ensuit que la pire calamité pour l'humanité, ce n'est pas ce qu'on appelle les erreurs, les illusions, les passions, les guerres ou les révolutions. Il faut voir là les symptômes d'une vitalité désordonnée, un déchainement de forces assurément destructives, mais de forces qui peuvent devenir constructives, le jour où une volonté d'ordre supérieure s'emparera d'elles. La pire calamité, c'est l'irrémédiable déclin, c'est le marasme et l'avilissement qui se produirait infailliblement le jour où viendrait à manquer l'aiguillon de cette volonté de puissance créatrice, de cette élite dirigeante de chefs, d'initiateurs, d'inventeurs, de prophètes, de créateurs qui seuls donnent un sens, une valeur, une orientation à la vie et qui, même aux époques de décadence, marquent encore une avant-garde, une espérance. « Ne plus vouloir.

ne plus créer — s'écrie Zarathoustra, ah! que cette grande lassitude me soit à jamais épargnée! »

On voit se dégager ainsi les deux problèmes qui dominent toute la philosophie de Nietzsche. Le problème de la décadence comprise comme dégénérescence, comme conséquence inévitable d'une conception niveleuse et grégaire de la civilisation, hostile à toute hiérarchie aristocratique des valeurs, et où s'affirme de plus en plus la volonté du troupeau, le conformisme égalitaire et le matérialisme économique des masses, — et puis le problème de la régénération héroïque par l'éducation et la sélection d'une nouvelle élite, d'une race ou d'un type supérieur d'humanité. C'est cette régénération que symbolise l'Annonciation de l'*Uebermensch* nietzschéen, — annonciation à laquelle ne répond encore aucune réalisation actuelle, mais qui se présente comme un message prophétique, comme « un éclair dans la nuée », ou encore comme une synthèse d'avenir où entreront des éléments multiples à la fois d'humanisme méditerranéen, d'aristocratie française, d'héroïsme et de racisme germaniques.

Humaniste, Nietzsche l'était de par le patrimoine moral que lui avait légué une longue ascendance chrétienne. Cette haute spiritualité où baigne toute son œuvre, ne faut-il pas y retrouver l'atmosphère du presbytère où s'était passée son enfance? Humaniste, il l'était aussi de par son éducation au Collège de Schulpforta, où il avait sucé le lait des humanités classiques; et puis de par les austères disciplines que, jeune philologue, il avait reçues de son maître à l'université, l'illustre Ritschl. Humaniste, il l'était enfin par l'enseignement que lui-même avait donné à la vénérable Université de Bâle où il avait eu comme collègue et ami le dernier, et non le moindre, de la lignée des grands humanistes bâlois, Jakob Burckhardt. Mais plus il avait pratiqué les disciplines humanistes, plus il avait été frappé de ce qu'il y avait de livresque, de formaliste, de claustral, dans ces études classiques, héritage des clercs du moyen âge et des savants de l'Université. Ces études n'étaient-elles pas aux antipodes de la vraie culture hellénique, laquelle se présentait au contraire comme

une culture « agonale », c'est-à-dire une culture de plein air fondée sur l'entraînement à la lutte, sur les viriles disciplines du corps et de l'esprit?

Avons-nous appris, se demandait-il, faisant un mélancolique retour sur sa propre jeunesse, avons-nous appris quelque chose de ce que précisément les Grecs enseignaient à leur jeunesse? Avons-nous appris à parler comme eux, à écrire comme eux? Avons-nous appris à nous mouvoir avec beauté et fierté comme eux, à exceller dans les jeux, dans la lutte, au pugilat, comme eux? Avons-nous appris quelque chose de l'ascétisme pratique de tous les philosophes grecs? Avons-nous été exercés dans une seule vertu antique, et à la façon dont les anciens eux-mêmes s'y exerçaient? Notre éducation ne manquait-elle pas de toutes méditations au sujet de la morale, et combien davantage de la seule critique possible, je veux dire de la tentative courageuse de *vivre* sévèrement dans telle ou telle morale? Provoquait-on en nous un sentiment quelconque que les anciens estimaient plus que les modernes? Nous montrait-on la division du jour et de la vie et les buts qu'un esprit antique plaçait au-dessus de la vie? Avons-nous appris les langues anciennes comme nous apprenons celles des peuples vivants — c'est-à-dire pour parler, pour parler avec aisance et bien? Nulle part un savoir-faire véritable, une faculté nouvelle, fruit de ces pénibles années d'études!

Spectacle pour le moins inattendu, que de voir le jeune helléniste, professeur scandaleusement jeune de l'Université de Bâle, instituer le procès en règle de ces études classiques qu'il avait reçu mission d'enseigner et de défendre! Et sans doute les méfaits et les malfaçons qu'il y découvrait, il en rendait responsable, au premier chef, la méthode pratiquée dans ces laboratoires du travail scientifique que s'enorgueillissaient d'être les universités de son temps. Une étrange confusion s'était établie là entre la culture et un savoir purement historique. Le résultat, c'était cette érudition livresque qui substituait ses compilations savantes au commerce vivant et personnel avec la pensée des grands maîtres. Mais non moins suspect apparaissait au jeune iconoclaste cet idéalisme

classique, cet hellénisme ou plutôt ce pseudo-hellénisme idéalisé, stylisé, moralisé, et qui fait un peu songer à l'histoire, contée par Goethe à Eckermann, d'un certain Anglais, grand amateur d'oiseaux, qui s'avisa un jour de faire empailler les chanteurs de sa volière parce qu'ils lui paraissaient ainsi plus beaux, apaisés, immuables, stylisés ! L'erreur initiale de cet hellénisme érudit, comme aussi de ce classicisme artificiel, c'est d'être exclusivement un savoir historique, une étude, une méditation ou une transfiguration monumentale du passé, c'est de n'avoir pas compris que l'éducation doit être avant tout une méditation de l'avenir, une préparation et une sélection de la race future. C'est cette orientation toute nouvelle que Zarathoustra a voulu donner à l'humanisme. Il est venu prêcher un humanisme régénéré, je dirai volontiers un humanisme « racé ».

Sans doute il serait hasardeux de vouloir ramener les idées du prophète en pareille matière à une formule arrêtée et simpliste. Il parle tantôt d'une Sur-Espèce, — *eine Ueber-art*, — c'est-à-dire d'une espèce nouvelle qui serait à l'homme à peu près ce que l'homme est au singe. Tantôt il est parlé d'une race dominante, ou bien d'une caste de maîtres, ou encore d'une élite de disciples, ou enfin d'un type supérieur d'humanité, réalisé par quelques spécimens privilégiés. Et pourtant de ces variations se dégage une orientation invariable. Ce type supérieur, pour Nietzsche, n'est pas, à l'origine, dans le passé. Il ne le cherche pas, comme Gobineau, dans la pureté d'un sang primitif, ou, comme Richard Wagner, dans les mythes d'une légendaire préhistoire. Le type supérieur est un type d'avenir ou, si l'on préfère, une « espérance » d'avenir. Pas davantage il ne se définit par la conformité avec une mentalité collective et grégaire, avec un type national ou ethnique particulier, actuellement existant. Il est au contraire un problème, dont la solution sera infiniment délicate, individuelle et complexe. Il sera le produit tardif de l'heureuse rencontre des conditions de vie les plus favorables à sa réussite, et il appartient au philosophe expérimentateur de découvrir les paysages, les

climats, les régimes de vie et de pensée qui lui conviendront le mieux, de définir les disciplines sévères où s'éprouveront et se fortifieront sa santé, son courage et ses vertus, d'établir les normes qui mettront cette élite à l'abri de la tyrannie et des maladies du troupeau, et aussi des contagions de la décadence, — voilà à quoi se ramène, si on la dépouille de la splendeur lyrique des symboles dont elle aime à se parer et de la fascination des paradoxes où elle cherche ses moyens de séduction, l'annonciation ou, plus exactement, l'utopie du surhumain, que Zarathoustra est venu apporter aux hommes.

§

Parmi les conditions les plus favorables à la réussite de cet Européen de l'avenir, deux cultures modernes sont au centre des préoccupations de Nietzsche : la française et l'allemande.

Le mérite de la française, avons-nous dit, est d'avoir créé un style de vie aristocratique, qui a imprimé son unité à toutes les manifestations à la fois du goût, de la pensée, de la morale, dans une société donnée. Nietzsche contestait qu'il fût possible de ramener la culture allemande à l'unité d'un pareil style de vie. L'Allemagne — au moins celle de son temps — représentait à ses yeux un assemblage passablement hétéroclite, bariolé et baroque, — *ein allerlei* — mais d'où il était possible de dégager un certain nombre de caractères, aisément discernables et riches d'avenir.

Ce qui caractérise d'abord les créations les plus audacieuses du génie allemand, c'est une audace qui procède le plus souvent d'un pessimisme viril, d'un scepticisme dynamique, et qui s'attaque, aussi bien dans la vie religieuse que philosophique ou artistique, à toutes les formules traditionnelles du passé, donnant le spectacle d'une volonté qui entre en lutte avec un monde de forces hostiles, pour faire triompher ses affirmations originales, ses valeurs radicalement neuves, puisées à la source la plus profonde de l'intuition personnelle. Dans l'ordre politique, Nietzsche découvrait l'incarnation la plus typique de cette

forme allemande du génie dans la personne de Frédéric le Grand, et il se plaisait à retrouver ce même « frédéricanisme », c'est-à-dire ce même pessimisme viril, allié à un esprit d'intrépide offensive, jusque dans les plans supérieurs de la vie de l'esprit, où il a provoqué ces révolutions « coperniciennes » de la spéculation, ou de la critique, ou encore suscité ces personnalités titaniques et prophétiques de grands Inspirés, de Réformateurs religieux ou artistiques, qui dans l'histoire de l'humanité s'appellent Luther, Kant, Goethe, Beethoven, Richard Wagner, Nietzsche.

Mais au-dessous de ces hauts sommets solitaires, de ces génies puissamment novateurs, d'une stature quasi sur-humaine et dont le champ de rayonnement dépasse infiniment les frontières d'une civilisation nationale, s'étendent les régions plus basses et plus peuplées de ce pays que Nietzsche appelait « le pays plat du Centre de l'Europe ». La culture qui triomphe là est assurément moins brillante. Elle a même engendré un type assez peu reluisant pour lequel Nietzsche a créé le terme de « philistin cultivé » (*Bildungsphilister*). Et pourtant même là se rencontre un ensemble de qualités assurément subalternes, mais fort estimables, sorte de réserve inépuisable qui permettra au peuple allemand d'attendre et de mûrir lentement un grand avenir.

Peut-être, écrit Nietzsche dans la *Götzendämmerung* (Crépuscule des Faux Dieux) ai-je le droit de penser que je connais les Allemands et que je puis leur dire quelques vérités. L'Allemagne d'aujourd'hui représente une immense réserve de qualités héréditaires ou acquises par l'éducation, un fonds séculaire de disciplines, où elle pourra puiser pendant des siècles. Ce n'est pas précisément une haute culture qui avec elle a triomphé, encore moins un goût délicat ou une beauté aristocratique des instincts, mais un ensemble de qualités plus viriles que celles que possèdent les autres pays d'Europe. (*Es ist nicht eine hohe Cultur, die mit ihm Herr geworden, noch weniger ein delikater Geschmack, eine vornehme Schönheit der Instinkte, aber männlichere Tugenden als sonst ein*

Land Europa's anweisen kann.) Beaucoup d'entrain, de courage, de respect de soi, une grande sûreté dans les rapports humains, dans la réciprocité des devoirs; un naturel laborieux, endurant, sobre. J'ajouterai qu'on sait ici obéir, sans que l'obéissance soit ressentie comme une humiliation. Et puis personne ne méprise son adversaire.

Ne sont-ce pas là les disciplines viriles et soldatiques qui font l'épine dorsale de toute civilisation? Et n'est-ce pas sur ce fonds de solides disciplines, sur cette règle de vie, mi-soldatique, mi-monacale, que Nietzsche lui-même a toujours fait reposer son régime personnel?

Et précisément cette opposition entre un sommet et une base, entre l'héroïsme du génie prophétique appelé à créer des valeurs, à diriger, à commander, et d'autre part ce patrimoine de disciplines subalternes, ce vieux fonds de qualités solides, joint à un respect inné du principe hiérarchique, voilà qui fait du peuple allemand un peuple d'avenir, éminemment éduicable, perfectible, en perpétuel apprentissage, en perpétuelle croissance, en perpétuel devenir. En tête du chapitre intitulé *Peuples et Patries*, Nietzsche évoque, en une page éblouissante, le prélude des *Maîtres chanteurs* de Richard Wagner, et il conclut :

Cette musique rend mieux que tout ce que je pourrais dire ce que je pense des Allemands. Ils sont d'avant-hier et d'après-demain. Ils n'ont pas encore d'aujourd'hui, — *sie haben noch kein heute*.

Dans *Volonté de Puissance* il reprend le même thème.

Les Allemands, lisons-nous, ne sont rien; mais ils deviennent quelque chose; j'entends qu'ils cesseront un jour de former un ensemble disparate. Réaliser cette espérance, c'est chez eux affaire de volonté, de travail, de discipline, de sélection — *eine Sache des Willens, der Arbeit, der Zucht, der Züchtung*; — autant qu'affaire de dépit, de privations, de mécontentement, de rancœur, bref, nous autres Allemands, nous voulons quelque chose à quoi personne n'avait songé pour nous, nous voulons quelque chose de plus, — *wir wollen etwas mehr*.

Ce « quelque chose de plus » que l'Allemagne apportera dans la synthèse européenne, c'est une éducation appelée à régénérer notre vieil humanisme, et dont Zarathoustra s'est institué le prophète, lui qui s'intitulait le recruteur, l'éducateur, le sélectionneur et le disciplinier d'une humanité future, et qui n'a cessé de rappeler à notre vieille Europe qu'il ne suffit pas de *civiliser* l'humanité d'aujourd'hui, mais qu'il faut aussi, qu'il faut surtout la *viriliser*. C'est sous cet aspect d'une synthèse spirituelle à la fois de l'humanisme méditerranéen et du racisme germanique qu'il nous faut désormais étudier Nietzsche, si nous voulons tirer tout le profit que peut nous apporter cette pensée hautement éducative allemande, orientée vers une régénération héroïque de la race.

Et nous voyons à présent tout ce qui sépare l'humaniste vieux style, selon Erasme, de ce « bon Européen » selon la formule de Stendhal ou de Nietzsche. Ce que rêvait l'humaniste érasmien, c'était une sorte d'Internationale de la culture, confinée dans une corporation d'érudits, d'hommes d'études. Cette Internationale se proposait la conservation d'un passé irrévocablement clos, le culte d'une antiquité révolue, culte savant, fondé sur l'étude des textes classiques, c'est-à-dire sur l'exégèse des écrits canoniques et sacrés, qui en transmettent le souvenir et en fixent la doctrine de plus en plus épurée. Le « bon Européen » de Nietzsche représente au contraire un type d'humaniste moderne, type d'avenir à la fois nomade et racé, ouvert à toutes les nouveautés et à toutes les aventures, à toutes les curiosités, à tous les problèmes du temps présent, type non pas *international*, mais *surnational*, terme qui rend un tout autre son : car ici le caractère national n'est pas effacé ou renié; il est transposé dans un champ d'observation et d'activité plus vaste, dans un plan supérieur. Et ainsi, grâce à un effort de compréhension et de pénétration mutuelles, naîtra à l'intérieur d'une élite européenne une aspiration à l'unité fondée sur des affinités que cette élite est encore seule à percevoir, sur le sentiment de plus en plus fort éprouvé par elle, d'un niveau supérieur atteint et d'un grand avenir com-

mun à réaliser. Dans ce chaos dont l'Europe d'aujourd'hui nous présente l'image, il importe plus que jamais de sonner le ralliement de toutes ces valeurs spirituelles où chaque peuple a déposé l'essentiel de son expérience et de son génie, et qui sont toutes irremplaçables, irréductiblement diverses et encloses dans l'horizon de plus en plus élargi qui est celui de notre vie européenne.

Tous les hommes, écrit Nietzsche dans *Peuples et Patries*, tant soit peu profonds et larges d'esprit qu'a vus le XIX^e siècle, ont tendu vers ce but le travail secret de leur âme; ils ont voulu préparer une synthèse nouvelle et anticiper en eux-mêmes le type de l'Européen de l'avenir — je songe à des hommes tels que Napoléon, Goethe, Beethoven, Stendhal, Henri Heine, Schopenhauer... Qu'on ne m'en veuille point de nommer aussi à leur suite Richard Wagner. Apparentés dans leurs profondeurs comme dans leurs sommets, ils ont en commun les mêmes aspirations : c'est l'âme de l'Europe, d'une Europe *une* qui, sous la véhémence des expressions diverses qu'ils lui ont donnée, fait effort vers autre chose, vers une chose supérieure — vers quoi? Vers une lumière nouvelle? Vers un soleil nouveau? Mais qui se flatterait de formuler avec précision ce que ne surent énoncer clairement ces maîtres, créateurs de nouveaux modes d'expression artistique? Une chose est certaine, c'est qu'ils furent tourmentés d'un même élan, c'est qu'ils *cherchèrent* de la même façon, eux, les derniers chercheurs.

§

Goethe, Richard Wagner, Nietzsche, — ce sont les trois grands événements européens dans l'histoire de la culture allemande, les trois grands médiateurs européens suscités par l'esprit et par la bouche de qui l'Allemagne de la haute culture n'a cessé de parler à l'élite française.

Ce qui à nos yeux caractérise l'europpéanisme de Goethe, c'est son universalisme. « Un homme d'univers », l'appelait M. Paul Valéry. Cette définition convient surtout à un certain Goethe de vieillesse, déjà presque posthume, personnage symbolique et quasi mythique. Lui-même s'est

plu, dans ses conversations avec Eckermann, à préparer cette interprétation mythique de sa personnalité, lorsqu'au-dessus des événements réels de son existence terrestre, au-dessus même de ses œuvres les plus parfaites, il plaçait l'effort persévérant de sa vie vers une sorte d'universalité toute mondiale et proposait cet effort en modèle éternel à la postérité. « Par sa parole et par son exemple, ainsi Nietzsche résumait ce mythe gothéen, il nous a montré que l'orientation vers ce qui est « plus qu'allemand » a été de tout temps la marque où se reconnaissent les meilleurs d'entre nous. » Mais il faut bien le reconnaître : cette universalité gothéenne ne peut plus guère être considérée aujourd'hui que comme une performance tout individuelle et exceptionnelle, non comme l'expérience commune d'un peuple, ou comme un état permanent de la civilisation européenne.

Après Goethe, Richard Wagner représente le second grand événement européen de la culture allemande, un événement orienté dans un sens diamétralement opposé, — orienté cette fois non plus vers une universalité illimitée, mais vers un germanisme de plus en plus exclusif. Dans le principe héroïque et « nordique » Wagner voyait le principe régénérateur d'une Europe qu'il considérait comme dégénérée et corrompue par une civilisation où l'art a été livré à une exploitation de plus en plus commerciale et matérialiste. Pour convertir à cette foi nouvelle un public cosmopolite de raffinés et de décadents, il a fait appel à toutes les ressources, à toutes les suggestions inexplorées que portait en elle la musique, magie primitive, éternelle, universelle. C'est là l'aspect « européen » de son message. Avec une science consommée des sortilèges et des enchantements, il nous a fascinés, subjugués. Sa magie musicale nous a conquis, — mais elle n'a pas gagné notre adhésion sans réserve. L'ivresse qu'elle nous prépare nous paraîtra toujours d'une essence moins pure que le charme d'éternelle humanité qui se dégage de l'Iphigénie de Goethe, et d'avoir si délibérément exclu de son Walhall et du sanctuaire du Saint-Graal les dieux méditerranéens, les dieux de lumière, de beauté et

de joie, voilà ce que Nietzsche ne pouvait pardonner au Maître de Bayreuth.

Mais d'où vient l'intérêt toujours actuel, la curiosité presque passionnée qu'éveille aujourd'hui encore, aujourd'hui peut-être plus que jamais, parmi la jeunesse française, ce troisième grand événement européen de la culture allemande qui a pris nom Frédéric Nietzsche?

M. de Pierrefeu écrivait naguère dans les *Nouvelles littéraires* :

La véritable ligne de démarcation entre notre âge moderne et le précédent passe par Nietzsche. Ce changement total d'orientation, ce tête-à-queue complet des idées et des sentiments moraux est au point de départ de l'ère que nous sommes en train de courir.

C'est d'abord parce que nul avant lui n'a ressenti avec une lucidité si douloureuse les contradictions déchirantes à l'intérieur de cette nouvelle conscience européenne, si lente à naître, si fragile, si exposée encore à tous les accidents les plus imprévisibles.

Nous autres bons Européens, écrivait-il dans *Par delà le Bien et le Mal*, nous aussi avons des heures où nous nous octroyons un retour à de vieilles amours, à un patriotisme plein de courage, — nous connaissons des heures d'effervescence nationale, d'angoisse patriotique, des heures où d'autres sentiments plus antiques nous submergent.

Et nul non plus n'a souffert plus que lui, dans toutes ses fibres, du chaos de notre culture moderne, livrée à toutes les forces d'exploitation, à toutes les dominations les plus brutales où s'affirme un mépris de plus en plus affiché des valeurs aristocratiques et spirituelles de la culture. « Sa noblesse douloureuse, écrit son grand commentateur français, M. Charles Andler, a été de porter son message à une Europe non préparée à le recevoir. » C'est la source cachée d'où procède son nihilisme initial, son pessimisme congénital.

Mais de cette attitude pessimiste, nihiliste, toute négative à l'endroit de son temps, il s'est rendu victorieux par une affirmation supérieure. Non sans doute par une

victoire remportée de haute lutte dans l'ordre des réalités temporelles. Mais parce que lui vint en aide une assistance étrangère, un secours inespéré, à savoir cette grande école de la guérison que fut pour lui le Midi, plus exactement le ciel nouveau qui l'inondait là de ses rayons jusque dans les abîmes de son être et le pénétrait d'outre en outre de sa chaude affirmation dionysienne. Ecoutez cet hymne qui fait partie de la troisième partie de *Zarathoustra*, composée à Nice, — hymne qui s'intitule *Avant le lever du soleil — Vor Sonmenaufgang*. Ecoutez ce colloque matinal entre le prophète solitaire et son cher ciel niçois, ou plutôt cette fervente action de grâces où s'exhale l'ineffable reconnaissance d'une âme aux douloureuses résonances, soudain comblée d'un bonheur surhumain.

Oh! ciel au-dessus de ma tête — ciel pur, ciel profond, gouffre lumineux! Me vêtir de ta pureté — voilà mon innocence.

Par-dessus la mer qui gronde s'est levé sur moi ton immense silence; ton amour et ton innocence parlent à mon âme qui, elle aussi, gronde comme la mer...

Vois, je suis une Affirmation qui bénit, sitôt que tu es autour de moi, ciel pur, ciel taciturne, gouffre lumineux : alors je porte jusque dans les abîmes mon affirmation qui bénit.

Oui, je suis devenu une Affirmation qui bénit. Longtemps j'ai peiné et lutté, mais c'était dans la pensée d'avoir les mains libres pour bénir.

Nietzsche est une des plus hautes consciences prophétiques des temps modernes. A une époque d'incrédulité généralisée, il représente la forme la plus paradoxale de l'*homo religiosus*. Nul n'a ressenti à de pareilles profondeurs ce que représente dans l'histoire de l'Humanité cette nouvelle et redoutable certitude : Dieu est mort. Lui-même, à diverses reprises, a rattaché son message à celui du fondateur du christianisme. Il a repris la forme même du message chrétien, retournant en quelque sorte ce message en son contraire. Dans son *Zarathoustra*, — qu'il intitulait « le cinquième Evangile », — il a prétendu formuler une sorte d'« hyperchristianisme » qui serait

à la fois une réfutation et un succédané de la prédication chrétienne. Aussi rien ne serait plus décevant, plus contraire à l'inspiration profonde d'où procède ce message, que de le transposer sur le plan de l'actualité politique, que de le traduire en doctrine politique : « Je suis le dernier des Allemands anti-politiques » (*Ich, der letzte anti-politische Deutsche*), déclarait-il non sans orgueil. Entendons par là que le débat qu'institue sa philosophie porte exclusivement sur les valeurs spirituelles de la vie, non sur ce qu'on a appelé le « temporel », sur les intérêts matériels, sur les compétitions ou les luttes sociales, politiques ou nationales. C'est ce qui fait aussi que, plus qu'aucun autre, ce message risque d'être détourné, faussé, systématiquement exploité. Aussi est-ce à une minime élite de disciples que Zarathoustra entendait réserver son appel. « Je ne suis pas une bouche pour ces oreilles », dit-il, après avoir traversé la place publique où la foule admire les tours de force d'un danseur de corde. Pareillement, l'utopie tendrement choyée par Nietzsche, toute sa vie, fut de fonder, quelque part à l'écart — « Solitude, ô ma patrie ! » — et sous le ciel méditerranéen, à Sorrente d'abord, plus tard à Nice, une petite colonie de « bons Européens » sur le modèle des couvents de pythagoriciens ou des Ordres monastiques du moyen âge.

Savoir attendre et se préparer sans relâche, — ainsi formulait-il la règle de ce couvent, — savoir attendre le jaillissement des sources invisibles et se préparer à recevoir toutes les visitations, tous les messages venus de l'étranger; purifier incessamment son âme de la poussière et du bruit qui monte de la Foire sur la Place; surmonter en soi le passé chrétien par un hyperchristianisme dionysien de sens contraire; redécouvrir en soi le Midi, le déployer comme une cloche d'azur au-dessus de sa tête; donner à son âme une ouverture toujours plus vaste, surnationale, européenne, sureuropéenne, finalement de nouveau hellénique, car l'hellénisme a été le premier lien, la première synthèse entre l'Orient et l'Occident, le berceau de notre âme européenne, la première découverte de notre monde occidental. A celui qui vit sous la

règle de pareils commandements, que peut-il encore arriver? Peut-être de voir un jour luire une aurore nouvelle.

Nietzsche n'a pas vu luire cette aurore nouvelle. Mais n'en avons-nous pas vu briller quelques fugitives lueurs annonciatrices, lors des grandes fêtes olympiques, célébrées l'été dernier à Berlin? N'avons-nous pas vu alors cinquante nations, représentées par leurs élites athlétiques, groupées dans un même stade, liées par les serments d'un même code olympique, d'un même honneur sportif? Et ne peut-on pas espérer qu'un jour dans tous les pays de haute culture ces luttes olympiques trouveront une réplique dans les arènes de la pensée? C'est l'idée qu'a voulu manifester le Centre universitaire méditerranéen de Nice, foyer de haute culture « internationale », je préférerais dire : de haute culture « européenne », en consacrant à la date du 1^{er} mars dernier, par un médaillon commémoratif, le souvenir des multiples séjours qu'a faits à Nice le grand penseur allemand en qui il a voulu reconnaître et célébrer un de ses précurseurs et, si je puis dire, un de ses inspirateurs spirituels. Car c'est là, sous le ciel « alcyonien » de Nice, que Nietzsche avait rêvé de grouper son premier auditoire de bons Européens. C'est là aussi que s'est précisée sa vocation de Médiateur spirituel entre la culture allemande et la culture française; c'est là que s'est opérée dans sa personne d'abord la synthèse entre humanisme et racisme, outre le culte nordique de l'héroïsme, dont sa propre vie philosophique nous a donné l'image la plus spiritualisée, et d'autre part le culte de notre vieille civilisation française, dont personne n'a parlé avec une si délicate, si compréhensive, si chevaleresque admiration. Que du rapprochement de ces deux traditions, que de la compénétration réciproque de ces deux mondes qui à travers l'histoire se sont tour à tour si puissamment repoussés et attirés, pourrait naître une ère nouvelle, cette pensée ne l'a jamais quitté. Et peut-être l'Europe serait-elle sauvée, ou plutôt : elle serait près de naître, le jour où la jeunesse de nos deux pays choisirait Nietzsche pour guide et pour ami.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.